

# Jean Raymond Hippolyte Lazerges

**C'est au hasard des recherches et rencontres liées à mon métier de conservateur d'archives que j'eus la chance, pour ne pas dire le privilège, de découvrir Jean Raymond Hippolyte Lazerges.**

Il y a quelque temps de ça, tout en feuilletant le catalogue des peintures et sculptures du Musée de Narbonne, je fus arrêté par le lieu de décès d'un peintre, au nom de Lazerges, qui jusqu'ici m'était encore inconnu, mais puisqu'il était mort à Mustapha, près d'Alger, ce ne pouvait être qu'un artiste de valeur... Alors je me décidai d'étudier la biographie et l'œuvre de ce peintre. Pour ce travail, la bonne fortune me sourit une fois de plus lorsqu'un matin je vis « débarquer » dans la salle de lecture du dépôt d'archives, M. Jean Lazerges venant effectuer des recherches généalogiques sur une famille Lazerges, originaire de Narbonne. M. Jean Lazerges était un descendant direct de « mon » Hippolyte. (J'en profite ici pour remercier M. Jean Lazerges qui m'apporta de très précieuses informations et documentations.)

Jean Raymond Hippolyte Lazerges, fils d'un boulanger de Narbonne, naquit le 5 juillet 1817. Selon Edmond Vieillot « il fut emmené par son père à Alger en 1830 et c'est là qu'il fit ses premières études artistiques sans autre maître que la riche et belle nature de l'Algérie, que la civilisation européenne n'avait pas encore humanisée. Ce fut certainement là qu'il apprit, à la source naturelle, le secret de l'agencement des draperies que l'on remarque de prime abord dans ses œuvres de style religieux ».

En 1838, alors qu'il venait de fêter depuis peu ses vingt ans, Hippolyte dut satisfaire à la conscription militaire. A cette époque, le recrutement se faisait par tirage au sort. Cette opération s'effectuait le plus souvent à la mairie d'où l'on était originaire. Aussi Hippolyte devait se rendre à Narbonne. Mais, comme il se « trouvait sans ressources pour faire le voyage d'Alger à Narbonne », il « pria très humblement le maire de Narbonne d'avoir la bonté de tirer le sort pour lui » et, après le tirage, de « lui faire connaître le numéro qui lui sera tombé, afin qu'il puisse remplir toutes les formalités exigées à ce sujet ». (Lettre d'H. Lazerges au maire de Narbonne, du 12 février 1838.) Ce qui fut fait et Hippolyte, par l'intermédiaire du maire de Narbonne, tira le numéro 20 qui était, comme l'on disait, partant.

Une deuxième correspondance entre Hippolyte et le maire de Narbonne, datée du début du mois de mai 1838, nous faisait découvrir l'état physique de ce jeune homme de vingt ans. Cet état physique ne semblait pas être très brillant, et H. Lazerges en était lui-même conscient puisqu'il écrivait au maire de Narbonne : « ...avant de mettre au jour des infirmités en opposition au service militaire, je me suis fait toiser par M. le maire d'Alger » et il demande dans la même correspondance l'autorisation de passer le conseil de révision à Alger, ce qui lui éviterait de se rendre à Narbonne et « de faire des dépenses au-dessus de ses ressources ». (H. Lazerges mesurait 1 m 55 1/2.)

Il fut reconnu apte et dut se rendre en France en 1838. Un mois après son incorporation il était réformé.

Profitant de son séjour en Métropole, il décide de « monter » à Paris « malgré la volonté paternelle qui, n'ayant considéré jusque-là l'étude des Beaux-Arts que comme un passe-temps, l'avait destiné au commerce, et à cet'e infraction à la recommandation formelle du père l'artiste gagna la suppression complète des subsides paternels ». (Ed. Vieillot.)



AIRIE D'ALGER.

Nous Maire de la Ville  
d'Alger, Chevalier de la Légion d'honneur

Certifions avoir Coisé le plus  
soignés la serge lithographique demeurant  
à Alger rue Bab-eloud, & avoir reconnu  
qu'il a la taille de un mètre cinquante  
Cinq centimètres de diamètre.

En foi de quoi Nous lui avons  
delivré le présent Certificat pour  
Servir & Valoir ce que de Droit

Alger le 8 Mai 1838

Le Maire.



*Umm*

Pour légalisation de la signature de M<sup>re</sup> Clemens  
Maire d'Alger.

Alger, le 9 Mai 1838.

Le Secrétaire de l'Intendance Civile :

*Nabouabeyrum*



Hippolyte eut des débuts artistiques très durs et il lutta courageusement contre la misère. Il donna libre cours à ses goûts artistiques en suivant les leçons de son premier maître, le grand statuaire David d'Angers. C'est là qu'il apprit à dessiner et à modeler en terre. Plus tard, en 1839, il fut membre d'un groupe d'élèves qui organisèrent un atelier, sous la direction de F. Bouchet, le peintre des célèbres « Funérailles de Marceau ».

Il exposa pour la première fois de sa vie un portrait, au salon de 1840. Dans la première période de sa vie, il s'adonna à la peinture religieuse. C'est ainsi qu'il exposa : « une « Descente de croix » qui lui valut une médaille d'or et que le roi fit acheter par M. Cailleux, directeur général des musées (cette toile fut placée dans la chapelle du château d'Eu) ; « le Refuge des pêcheurs » (1848, médaillé) ; « le Printemps », étude de femme nue (1849) ; « Jésus aux oliviers », pour l'hôpital de Beaune ; « le Génie éteint par la Volupté » (1851), qui est à Carcassonne ; « la Mort de la Vierge » (1853), « œuvre capitale, écrit Vieillot, qui obtint un très grand succès et fut choisie par l'Empereur pour être placée dans la chapelle du Palais des Tuileries » ; « Suzanne au bain » et « l'Albane dans son atelier » qui est placée au musée de Narbonne et fut un don de l'Empereur en 1857 ; une Nouvelle « Descente de croix » (1855), achetée par le Musée du Luxembourg ; un « *Ecce Homo* » ; « Saint Sébastien mis au tombeau », acquis par l'Etat (1855) ; « Visite de l'Empereur aux inondations » (1857) ; « Reniement de saint Pierre », placé au musée de Montpellier.

Quelque temps plus tard, vers les années 1859, Hippolyte Lazerges, souffrant, dut revenir en Algérie et mit à profit ce séjour en ce pays qu'il aimait tant pour se consacrer à une peinture d'un nouveau style, puisqu'il délaissa momentanément les sujets religieux et se mit à peindre les paysages et les gens de chez nous. De retour en France en 1861, il ramena avec lui trois belles toiles qu'il exposa : « Kabyles moissonnant dans la plaine de la Mitidja » ; « Sidi Aïssa revenant de la prière au jardin des oliviers », et « la Danse des Aïssassouas ».

Théophile Gautier disait, dans une de ses critiques concernant les « moissonneurs kabyles » : « M. Lazerges a rendu avec une louable fidélité les oppositions brutales de couleur, cette ombre bleue à contours nets qui serait de la lumière pour les peuples du Nord. La gamme générale est élevée sans être criarde ou fausse. »

De 1864 à 1866, H. Lazerges reprit les thèmes religieux avec « Jésus priant pour ses persécuteurs » ; « le Christ priant pour l'Humanité » ; « le Christ descendant de la croix » ; « Evanouissement de la Vierge dans le palais de Pilate »...

En 1867, lors de l'Exposition Universelle, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur pour deux tableaux qu'il exposa : « le Christ dans sa prison » et « la Madeleine rencontrant Jésus pour la première fois ».

En 1869, il exécuta « le Foyer de l'Odéon le jour d'une première représentation ». « Ce tableau, rapporte Vapereau, est un grand succès de curiosité, grâce à la multitude de portraits de personnages vivants qu'il contenait, et aux discussions que faisait naître le choix même des célébrités littéraires admises dans cette galerie ».

De 1870 à 1886 il peint : « le Chemin du Calvaire » ; une « République » qui a été lithographiée par G. Barry ; « Eve » ; « le Christ au XIX<sup>e</sup> siècle » ; « *Stabat Mater* » ; « la Résurrection » ; « Louis XVI et Marie-Antoinette » ; « Jésus conduit en prison » ; « Caravane de Kabyles » ; « Fatma la chanteuse » ; « Djemâ des Moresques du marabout » ; « Biokri, porteur d'eau à Alger » ; « Jésus charpentier » ; « le Derouich du café Mohamed-Cherif » ; « Femme de Bouçaada » ; « un jeune Kabyle se rendant à la fontaine » ; « Arabes en marche » ; « une Epave » ; « la Filéna » ; « Femmes kabyles » ; « Descente de croix » ; « les Trois compagnons, route de la Maison Carrée près d'Alger ».

Comme le montre l'ensemble de tous ces titres, l'œuvre d'Hippolyte Lazerges est considérable. Il faut ajouter à toutes ces peintures les fresques et décorations des églises de Saint-Eustache à Paris ; de Notre-Dame-de-Recouvrance et de Saint-Laurent, à Nantes ; de la chapelle des Dames-de-la-Providence, à Rouen, et du théâtre de cette ville où il a peint le plafond, ainsi que les plafonds du musée de Narbonne dans la partie reconstruite par Viollet le Duc... et ses mille dessins et aquarelles.

Mais H. Lazerges n'était pas seulement peintre d'histoire, de genre, de paysages. Il fut aussi lithographe (il signait, au début de sa carrière, lorsqu'il était en Algérie : H. Lazerges, lithographe), compositeur de musique, auteur dramatique et critique d'art.

En son temps il créa trois chansons qui furent très populaires : « Diogène » ; « Vive Paris » et le « Retour de France », celle-ci n'a pas eu moins de quinze éditions. En 1859, il fit jouer à l'Ambigu un acte qui eut 120 représentations ; il fut aussi l'auteur, avec collaboration, d'une comédie en cinq actes, et, seul, d'un drame fantastique en seize tableaux.

En tant qu'écrivain et critique d'art, il a publié plusieurs brochures d'art : « De l'Institut, de l'Ecole des Beaux-Arts et des Institutions » ; « Des Associations artistiques » et, en 1871, « Etude sur la réorganisation des Beaux-Arts et sur l'enseignement du dessin dans les écoles communales ».

Après une vie artistique bien remplie, Hippolyte Lazerges meurt le 21 octobre 1887 à Mustapha, près d'Alger.

En guise de conclusion à cette courte bibliographie d'un des nôtres, je terminerai par l'article publié dans le « Mois Cigalier » d'octobre 1887 qui rendit un hommage tout particulier et bien mérité à H. Lazerges :

« Tous les Cigaliers se souviennent de ce beau vieillard aux blancs cheveux bouclés, à l'œil doux et vif, à la figure spirituelle et fine qui se faisait un devoir et un plaisir de venir, chaque année, au moment où les chaleurs algériennes lui rendaient insupportable le ciel brûlant d'Afrique, s'asseoir à la table fraternelle du Palais-Royal et entretenir avec une véritable éloquence ses confrères de son projet de création d'une « Cigale » à Alger, sœur de celle de Paris. C'est à son infatigable persévérance, à ses mémoires et à ses travaux que les Algériens doivent la création de leur Ecole des Beaux-Arts. »

Paul-Henri VIALA.